

DE L'ALLEMAGNE

1800-1939

De Friedrich à Beckmann



N'avait-on pas négligé, occulté, écarté, mis sous le tapis, ce que cette exposition donne à voir ? Comme souvent dans l'histoire allemande, il y a des sommets élevés et des failles profondes. Exposer "De l'Allemagne", au Louvre, reprenant à dessein un titre célèbre, c'est aussi reprendre l'histoire d'une culture esthétique -picturale en l'occurrence- juste au moment où Mme de Staël conclut son ouvrage. Quand elle écrivait avec humour : *"Ceux qui se croient du goût en sont plus orgueilleux que ceux qui se croient du génie"*, ne serait-ce pas une façon de désigner sans le dire le rapport que, Français d'une part, Allemands de l'autre, chacun pour leur part, nourrissent à l'égard de la culture et des Beaux-arts ?

Cette interrogation n'accompagne pas forcément le spectateur de cette exposition ; il n'en reste pas moins que, après une période de référence au classicisme où éclate le talent des

"Nazaréens", peintres "romanisés" mais subtilement décalés de ces mêmes références, l'apparition de Caspar David Friedrich, même discutée à l'époque, constitue un tel ébranlement du vieil édifice traditionnel qu'il fallait bien que quelque génie en fût la cause et l'exécuteur.

En effet, Friedrich (se sut-il du génie ?) fut cependant le médiateur génial d'un nouvel artifice artistique : la représentation de la nature la plus vide de "culture" possible ; vide d'une culture supportée par les colonnes antiques, mais pleine d'un sentiment violent d'appartenance à la terre, au ciel, à l'eau, à l'infini de l'horizon transparent et coloré, culture du rêve et nostalgie puissante d'une identification aux forces chtoniques.

Cela fit école (même le "Nazaréen" Schnorr von Carolsfeld n'y échappera pas) et plus tard le rêve devait se briser pour laisser place au cauchemar de la nature et de la vie souillées par la guerre et la souffrance.

Retour en arrière. Néo-classiques, culte rénové de l'antique en peinture et en architecture surtout, sont les marqueurs d'une époque qui, au plan littéraire et philosophique, est au sommet, en Allemagne. Evidemment, la musique au XVIIIe siècle, la réunion de la pensée kantienne et de l'esprit classique des Goethe et Schiller y sont, alors, d'une autre puissance que l'expression plastique. Goethe, bien sûr, trône en icône tutélaire et méditative de cette exposition

avec son portrait, bien connu, "Dans la campagne romaine", par Tischbein. Mais encore, - surtout peut-être, ce qu'on ignore beaucoup en France-, le talent de dessinateur de l'auteur d'une "Théorie des couleurs".

Par ailleurs et quasiment dans les mêmes temps, la référence à l'antiquité en peinture et en architecture irriguera un mouvement assez puissant pour soutenir deux périodes de création : Néo-classicisme et "Nazaréens".

Retour au début ; car une exposition a un début et une fin, chronologiques en général. Le titre "De l'Allemagne", nous dit qu'il s'agit de proposer un point de vue sur une culture et non d'en faire le tour. Il ne faut donc pas s'étonner que le passage du grand lyrisme paysagiste à quelques représentants de l'Expressionnisme fin de siècle et encore après, soit brutal et réducteur. Dix, Grosz, Käte Kollwitz, Beckmann, d'accord ; mais l'arbitraire légitime du choix -il s'agit de frapper au cœur par l'horreur de la guerre et les décombres qui vont avec- ne nous empêche pas de penser qu'au même moment crucial, "Le Cavalier bleu" et Die Brücke, alignaient des noms et des talents au plus haut niveau de fusion inspiratrice : Kirchner, Marc, Kandinsky, Kubin, Jawlensky, Klee, Kokoschka, Nolde, Heckel, Schmidt-Rottluff... et d'autres. Que sont-ils, ces absents de cette montre, sinon un soulèvement puissant où l'affichage révolutionnaire du Colorisme, l'imagerie onirique, le graphisme profond et la construction/déconstruction formelle rivalisent avec la fin de l'Impressionnisme et le début du Cubisme ?

(Mais un très bon point : au dos d'une cimaise, un Klee, incomparable, des pointillés jaunissants sur un fond presque invisible, en renvoi à un paysage évanescent, magnifique, de C.D. Friedrich.)

En exergue, la mise en scène de l'Allemagne à la Anselm Kiefer, spectacle de la ruine, qui joue,

non sans ironie, avec la destruction du monde et quelques stéréotypes culturels, comme pour sacrifier à un rite à la fois banal et propitiatoire, donne le ton et le prétexte de la sélection qui va suivre. Il paraît que, ces jours-ci, la polémique enfle, des deux côtés du Rhin, au sujet de l'exposition. Jusqu'à l'Ambassade allemande à Paris qui est amenée à mettre son nez dans l'affaire, lettre du Président du Louvre, critiques journalistiques rameutées, etc. En fait, réactivation de la vieille polémique sur les incompréhensions réciproques. Gageons que l'introduction des visiteurs par le grand chapitre mémoriel d'Anselm Kiefer, très contesté outre-Rhin, n'est pas pour rien dans cette levée de boucliers.

L'omission d'un grand pan de l'art allemand est donc volontaire et ne se justifie que par l'arbitraire d'une décision souveraine. Il ne faut pas regretter ce parti-pris, mais il ne faut pas que ce dévoilement serve à oublier, à en occulter tant d'autres, à faire. Béatrice Nodé-Langlois me rappelle qu'il y a eu, tout de même, à Marmottan, il y a quelques années, une exposition des Expressionnistes allemands. Mais en a-t-on vraiment parlé ?

Une large prise en compte, à Paris et en France, d'une vision, d'une réflexion et d'un art incontournables, cinquante ans, deux générations et pas seulement d'"Expressionnisme", c'est pour quand ?

URP QUICKSTRÖM

"DE L'ALLEMAGNE 1800-1939. De Friedrich à Beckmann" : Musée du Louvre. Hall Napoléon, sous la pyramide.

Renseignements : 01 40 20 53 17.

Ouvert tous les jours, sauf le mardi, de 9 h à 18 h. Nocturnes les mercredis et vendredis jusqu'à 21h45. Exposition du 28 Mars 2013 au 24 Juin 2013.